Document generated on 06/01/2025 3:15 a.m.

24 images

Authentique

Stéphane Lépine

Number 120, December 2004, January 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/740ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lépine, S. (2004). Authentique. *24 images*, (120), 30–33.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2004

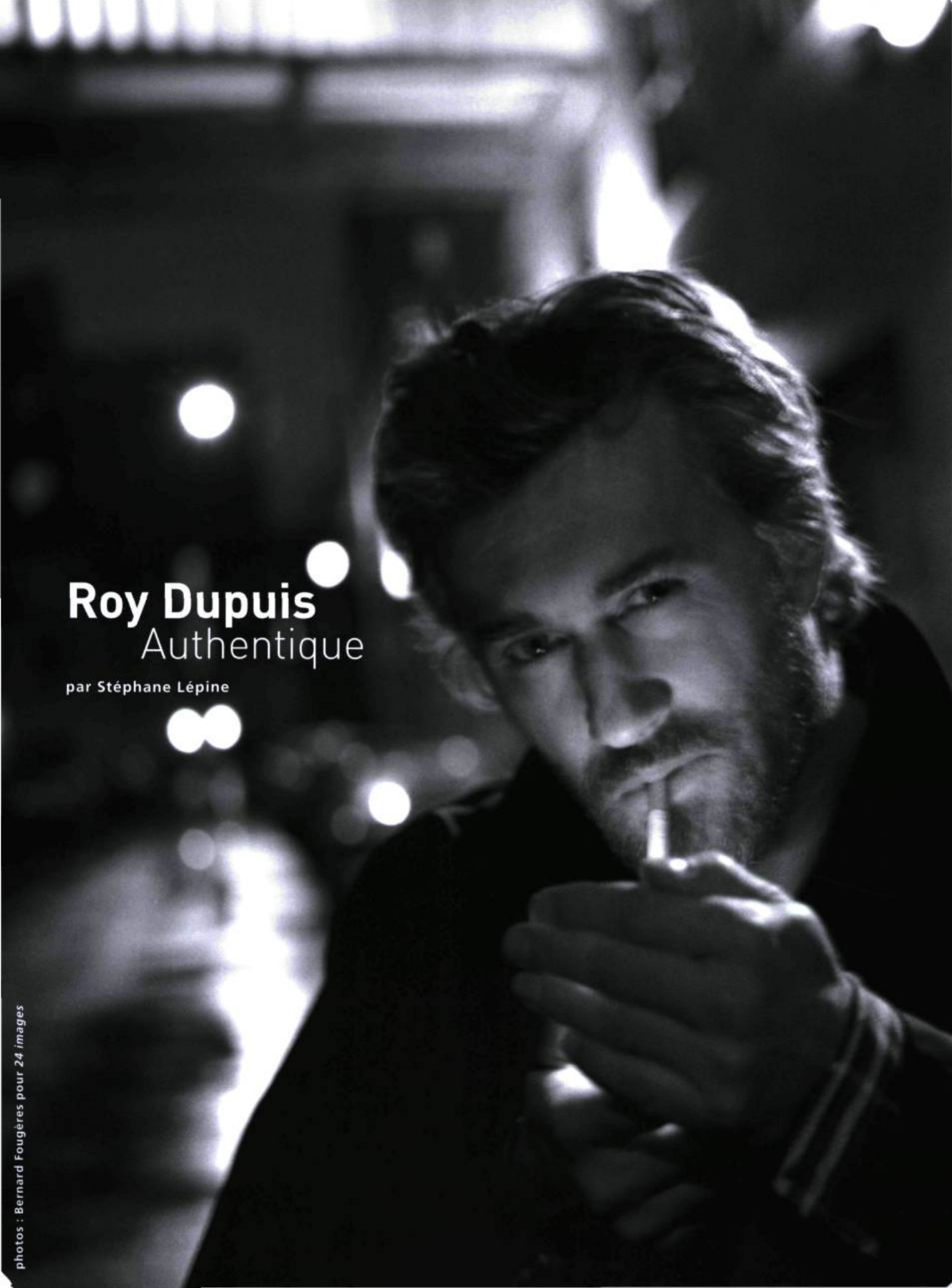
This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Roy Dupuis
Authentique

par Stéphane Lépine

photos : Bernard Fougères pour *24 images*

Beau et farouche comme Jeff Buckley et Bernard-Marie Koltès, capable d'incendier un plateau de théâtre et de faire vibrer chaque plan par sa seule présence, surdoué à la fragilité impressionnante, homme blessé qui ose montrer ses blessures et ses fêlures, Roy Dupuis est devenu, en quelques films, en quelques rôles, un pôle magnétique de la scène et de l'écran québécois. Une icône consciente de sa force d'attraction et du pouvoir qu'elle lui confère. Dès sa première apparition dans un long métrage, ***Being at Home with Claude*** de Jean Beaudin, on savait déjà que cet acteur était infréquentable pour qui voulait gérer ses émotions. Il incarnait trop de libertés pour nos organismes habitués à la climatisation, trop de force et d'impudeur pour nos corps et nos cœurs domptés. La découverte fulgurante sur grand écran de Roy Dupuis nous fit gagner du terrain, mais aussi perdre les pédales. Pour une des premières fois au Québec, un acteur dégoulinait de testostérone, déchaînant une véritable folie médiatique et des sentiments violents, mêlés de séduction et de rejet.

Roy Dupuis est de ceux que l'écrivain André Suarès nommait « les grands vivants » : ceux pour qui la sensation d'exister ne se goûte que sur fond de risque permanent. Il est de ceux qui vont trop loin. Toute sa filmographie, jusque et y compris ses plus banales productions commerciales, proclame une logique de l'« outrepassement ».

Les metteurs en scène de théâtre, Brigitte Haentjens en tête, s'étaient déjà pris d'affection pour cet animal capable de psalmodier l'insensé, capable d'exprimer de front d'insoutenables douceurs et de fascinantes violences. Roy Dupuis révélait déjà chez Michel Marc Bouchard, Jean-Marc Dalpé, Jeanne-Mance Delisle et Sam Shepard l'attrait du papillon de nuit pour les ampoules nues, un goût prononcé pour les milieux hostiles, prenant le risque de l'immolation et, tel le funambule de Genet, se montrait capable de nous faire éprouver le vertige et l'attrayante angoisse du vide. On comprend qu'un metteur en scène français ait remué mers et mondes pour monter *Haute surveillance* du même Genet avec Roy dans le rôle de Yeux-verts et renoncé au projet lorsque l'acteur a préféré répondre à l'appel de Beaudin et tourner les désormais mythiques *Filles de Caleb.* Déjà, au théâtre, on sentait l'acteur largement au-delà de la peur du vide et de la chute; à l'écran, son image s'imprégnait dès lors dans l'inconscient collectif comme un fer rougi dans la chair. On connaît peu d'entrées en scène possédant une telle ferveur et un tel panache : il y avait déjà là de quoi adorer ou haïr ce comédien qui grommelait ses textes à la manière de Jean Duceppe, qui puait l'hormone à plein nez et osait s'aventurer là où nous n'irons jamais, pauvres timorés que nous sommes. Une aussi affolante liberté fascine et dérange. Le déchaînement de ce Prométhée – qui va aussi loin que sa course à l'abîme le lui permet – ne faisait pourtant que commencer.

Je rencontre l'acteur dans le café de l'Usine C, au lendemain des élections présidentielles américaines. Sa colère et son indignation sont féroces. Roy Dupuis, né au pays des mines et de Richard Desjardins, aime l'Amérique. Il se sent une appartenance grandissante et prégnante aux nations fondatrices (cet aspect du scénario de ***Mémoires affectives*** avait d'ailleurs chez lui des résonances intimes). L'américanité est inscrite dans son imaginaire et dans son code génétique. Il aime et comprend ***Les États-Unis d'Albert*** recréés par son ami Marc-André Forcier, mais ceux des intégristes religieux, ceux des républicains obtus et fermés à l'Autre sous toutes ses formes le rendent furieux et amer. Pas de conversation débonnaire avec lui, qu'elle porte sur la politique US, le travail débilitant des médias ou les affinités électives entretenues au cinéma, au théâtre et dans la vie. Ses propos donnent de quoi tourmenter l'esprit durant de longues heures et sonnent comme un rappel à l'ordre. Car il y a de la droiture chez cet homme de principes, ennemi du puritanisme et des faux-semblants. Sans le moindre goût pour l'esbroufe et l'artifice, ennemi juré de la fausseté et de la corruption, Roy Dupuis, loin des mouvements de mode, des volte-face et des positionnements malins, dit se servir de ce métier pour s'exprimer, pour explorer une part de lui-même connue ou inconnue. « J'ai besoin de connaître la matière sur laquelle je vais travailler et de considérer le projet important. J'ai besoin, à la lecture du scénario, d'entendre une voix forte et authentique. Le sujet peut être grave ou léger, le film commercial ou appartenir à ce qu'on appelle le cinéma d'auteur, dans tous les cas, j'ai besoin de sentir une authenticité, une vérité. » Ces mots reviennent sans cesse dans ses propos, lui qui jamais ne se dérobe à votre regard, lui dont le regard vous met à nu, lui qui se montre sans pitié face aux mondains, face aux faiseurs, face à ceux qui n'ont pas la plus haute idée de ce métier exigeant, qui consiste à donner vie aux hommes et aux femmes qu'entrevoit notre imagination.

Photo : Céline Marchand

Photo : Bertrand Carrière

Photo : Christian Rasselet

Roy Dupuis est de ceux que l'écrivain André Suarès nommait « les grands vivants » : ceux pour qui la sensation d'exister ne se goûte que sur fond de risque permanent. Il est de ceux qui vont trop loin. Toute sa filmographie, jusque et y compris ses plus banales productions commerciales, proclame une logique de l'« outrepassement », où le beau et le laid, le bon et le mauvais goût n'ont plus cours. Roy est au-delà de ces catégories. La transe n'est pas prosélyte : on peut choisir de ne pas y entrer, pour goûter ailleurs des plaisirs plus raisonnables. Il est dès lors concevable de ne pas entrer chez lui tout comme on se refuse à entrer chez Sean Penn ou Anthony Hopkins. Mais il faut alors savoir ce que l'on perd : une certaine qualité de vertige sauvage, une cruauté de la joie, une algèbre des extrêmes.

Beaucoup de gens aimeraient *avoir* Roy Dupuis, pour l'enfermer dans un système et ainsi l'exploiter. Mais l'acteur ne se laisse jamais saisir tout à fait et se cache fort loin des regards de convoitise. Après des séries télévisées au succès miraculeux, il aurait pu se contenter de commercialiser son image, de rejouer à l'infini des variations d'Alexis Labranche ou alors de filer à Los Angeles où il aurait servi de chair fraîche à l'ogre hollywoodien et ainsi engrangé du fric. Mais il a préféré rester un artiste libre plutôt que d'épouser la carrière qui s'offrait à lui. Quitte à en payer le prix. Quitte à disparaître dans ses terres, à rénover sa maison et à se battre en simple citoyen pour la défense des rivières. Car Dupuis ne se laisse pas embarquer dans des choses où il ne s'appartient pas. Car il n'acceptera jamais d'être manipulé pour continuer à faire des films ou des séries qui marchent. Ce n'est pas tant l'importance du rôle qui le préoccupe que la qualité de la rencontre humaine avec les artistes engagés dans le projet et la singularité du scénario : « Il faut garder une position authentique dans les rapports avec les gens. Sinon, on tombe dans l'imposture et l'escroquerie. » Aussi est-ce avec une œuvre âpre et personnelle comme ***Mémoires affectives*** de Francis Leclerc qu'il nous revient après une longue absence et une fugitive apparition dans ***Les invasions barbares***, où Denys Arcand lui confiait le rôle d'un homme que la quasi-totalité des personnages du film ne connaissent pas et ne fréquentent pas. Ce qui avait tout pour lui plaire.

Mémoires affectives à peine sorti, voilà qu'il apparaît dans une coproduction française à laquelle il a dit oui pour le plaisir de jouer avec Anémone. La sortie du film tant attendu de Forcier annoncée pour le printemps, il rêve du jour où il retrouvera enfin Michel Langlois, le réalisateur de ***Sortie 234*** et de ***Cap Tourmente***, et s'interroge sur ses rapports avec une industrie qu'il sait inadaptée à ses besoins, à ses envies de poursuivre comme ça, sans faire de carrière, sans coups d'éclat, sans autre objectif que de saisir quelques précieuses parcelles de réalité. « L'art de l'acteur consiste à toucher la vérité, à dévoiler quelque chose de vrai. Qu'un cinéaste

Roy Dupuis et Jean L'Italien dans *Sortie 234* de Michel Langlois (1988).

Roy Dupuis et Gilbert Sicotte dans *Cap Tourmente* de Michel Langlois (1993).

Dans le désert du Nouveau-Mexique pour le film *Les États-Unis d'Albert* d'André Forcier. En arrière-plan, Éric Bruneau dans le rôle d'Albert (2004).

Le plateau de *Mémoires affectives* de Francis Leclerc (2004), que l'on aperçoit derrière Roy Dupuis (2004).

m'invite à entrer dans son univers, extravagant comme celui de David Lynch ou d'une extrême simplicité, et mon devoir d'acteur est de me défaire de tout ce qui peut nuire à la vérité. C'est très facile de se donner en spectacle, de démontrer du savoir-faire, de se faire du capital sur un rôle et de s'attirer ainsi les louanges et les prix; il est beaucoup plus difficile de se mettre à l'écoute du texte, d'aborder les nuances et les zones d'ombre d'un personnage, d'essayer de toucher à l'authenticité. » Lorsqu'il a l'impression, malgré l'enthousiasme éprouvé à la lecture du scénario, que ce n'est pas tout à fait juste, pas tout à fait vrai, il demande à travailler et retravailler chaque scène, chaque réplique. « Sur ***Mémoires affectives*** par exemple, je trouvais que cet homme subissait trop les événements. Je ressentais le besoin de trouver en lui une motivation, un élan qui lui permettent de remettre en place les morceaux du puzzle. Quelques mots parfois suffisaient pour que, selon moi, le sens de sa quête émerge. »

Roy Dupuis a éprouvé un attrait proprement viscéral pour ce scénario en forme de psycho-thriller fantastique et ésotérique, pour l'odyssée de cet *homme rapaillé* à la recherche de son histoire personnelle et de son territoire, amené à parcourir un chemin terrible pour enfin parvenir à réunir les fragments épars de sa vie. Mais qu'est-ce donc que ce film ? Une métaphore du Québec, ce pays dont la devise est Je m'oublie ? L'acteur refuse de répondre. Mais l'on soupçonne que c'est davantage *la bête dans la jungle* dont parlait Henry James qui l'a d'abord fasciné : l'histoire d'un *homme hanté* qui vit sa vie entière absent de lui-même et de sa vérité et qui, un jour d'hiver et de tempête, n'a d'autre choix que de regarder la bête dans les yeux, que de mourir à lui-même pour enfin parvenir à dire je, sans concessions aux désirs et aux mensonges des autres. La bête est ici un chevreuil, renversé au bord de la route, gardienne de la mémoire individuelle et collective, une *bête lumineuse* bientôt recouverte de neige par un blizzard et à qui Alexandre donnera une mort très douce et sauvera de l'oubli. Quête identitaire au plus près de la quête personnelle de l'acteur et de l'homme Roy Dupuis, désireux avant tout de toujours regarder la vérité en face, de se désencombrer de tout mensonge et de donner à l'humain trop humain une indéniable et incorruptible authenticité. 24